

L'utilisation et la réalisation des éditions de sources dans l'enseignement académique à l'époque du numérique

par Bernard Andenmatten et Karine Crousaz (Université de Lausanne)

This contribution is based on the personal teaching experience in medieval and early modern history and paleography of the two authors. It presents how today's students use historical primary sources, and how they are trained at the University of Lausanne to edit medieval and early modern sources. The paper questions the role of new technologies in scientific editing, asking if complicated computers technologies are as helpful as is often thought for young editors and for readers who are looking for an easy access to primary sources. It moreover shows that a broader online accessibility to published primary sources is required to meet the needs of students and scholars.¹

Les propos qui suivent sont des considérations, davantage pragmatiques que conceptuelles, qui résultent de nos expériences d'enseignant de paléographie et de diplomatique médiévales d'une part, d'enseignante de paléographie des écritures modernes de l'autre. Ces remarques s'appuient aussi sur notre enseignement de l'histoire qui, à l'Université de Lausanne, repose sur une solide tradition d'approche directe des sources, et ceci pour les trois périodes, médiévale, moderne et contemporaine. Nous présenterons dans les pages qui suivent quelques réflexions sur l'approche des sources par les étudiants en histoire et sur la formation au métier d'éditeur scientifique dans le monde académique aujourd'hui. En arrière-plan se trouvent les questions cruciales de la mise à disposition sur internet de la recherche récente en science humaine (*open*

¹ Cette contribution est issue du colloque *Editionen! Wozu? Wie? Und wie viele? Zum Stand der historischen Editionen in der Schweiz im digitalen Zeitalter* organisé pour la Société suisse d'histoire par Pascale Sutter et Sacha Zala (Zurich, 7-8 novembre 2014). Nous remercions les deux organisateurs pour leur invitation et leur relecture.

Le présent article peut être cité en version pré-imprimée : Bernard Andenmatten et Karine Crousaz, « L'utilisation et la réalisation des éditions de sources dans l'enseignement académique à l'époque du numérique », UNIL-SERVAL, 2015, 15 p. (Licence open access CC BY). La publication des actes du colloque dans leur ensemble pourrait avoir lieu dans la série «Itinera» supplément à la *Revue suisse d'histoire*.

access et *copyright*) et des nouvelles technologies comme aides ou comme freins, voire comme leurres, pour les éditeurs.

La place des sources historiques dans la formation universitaire lausannoise

En ouverture à cette contribution, nous allons suivre très rapidement le cursus des étudiantes et étudiants en histoire de l'Université de Lausanne pour voir quel est leur contact avec les sources et avec la pratique d'édition de sources. Il va de soi que cette situation lausannoise n'est pas unique et qu'elle se retrouve probablement ailleurs dans les universités suisses.²

Dès la première année, dans le cadre de leur formation propédeutique, les étudiants doivent chercher des sources, publiées bien sûr à cette étape de leur formation, sur un sujet précis. Par la suite, les nombreux séminaires qui constituent la base, presque exclusive, de l'enseignement de l'histoire à Lausanne s'appuient toujours sur la constitution et le commentaire d'un dossier documentaire précis. Au niveau du bachelor, les sources employées dans les séminaires sont presque uniquement des sources publiées, qu'il s'agisse de sources manuscrites éditées ou de sources imprimées datant de l'époque moderne et contemporaine. La numérisation massive d'ouvrages imprimés entre le XV^e et le XIX^e siècle qui s'est opérée durant la dernière décennie a révolutionné l'accès à ces sources, en particulier pour les ouvrages rares de la fin du Moyen Age et du début de l'époque moderne. Les étudiants peuvent maintenant se connecter à *Google books*, à *Gallica* ou à *E-rara* et télécharger en quelques instants l'ouvrage sur lequel ils travaillent.

Pour les séminaires de master, en particulier pour l'époque contemporaine, les étudiants travaillent régulièrement sur des sources non publiées conservées dans les archives. Pour l'époque médiévale et pour l'époque moderne, les sources éditées continuent le plus souvent à former la base des séminaires: sans les éditions de sources réalisées aux XIX^e, XX^e et XXI^e siècles, la majeure part de l'enseignement universitaire en histoire ne pourrait pas être

² Il resterait à réaliser une enquête systématique pour dresser un état des lieux général de la place de l'approche directe des sources dans l'enseignement de l'histoire dispensé dans les universités suisses.

dispensée comme nous le faisons aujourd'hui. L'existence et l'accessibilité pour les étudiants de sources publiées constitue un élément déterminant dans le choix des séminaires offerts par les enseignants. On constate donc immédiatement l'importance de l'édition des sources pour l'enseignement académique, et ceci à tous les niveaux de formation.

Enfin, pour les étudiants qui choisissent l'histoire en branche principale, la rédaction du mémoire de master comprend régulièrement des publications de sources qui sont, du moins pour les travaux d'histoire médiévale ou moderne, conçues comme de véritables exercices d'édition.

Les étudiants lausannois bénéficient encore de deux opportunités, à savoir deux «masters de spécialisation», pour se confronter à l'approche directe des sources historiques et pour développer leurs compétences d'éditeurs scientifiques tout en ajoutant 30 crédits ECTS supplémentaires à leur master de 90 crédits. Le premier master de spécialisation, développé par la section d'histoire, a été conçu comme une formation professionnalisante, qui permet notamment aux historiens en herbe de réaliser des stages en archives durant plusieurs mois, grâce à la collaboration d'institutions telles que les archives cantonales vaudoises et les archives de l'Etat de Fribourg.³ Le deuxième master de spécialisation qui concerne les éditions de sources s'intitule «Histoire du livre et édition critique des textes».⁴ Ce master interdisciplinaire forme aux différentes facettes du métier d'éditeur, en présentant par exemple l'emploi de programmes professionnels de mise en page (InDesign et QuarkXPress), en débattant de problèmes d'ordre philologique ou encore de questions juridiques liées au droit d'auteur. C'est à ce jour le master de spécialisation qui rencontre le plus grand succès à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, ce qui démontre l'intérêt rencontré par une formation spécifique à l'édition scientifique. Les deux masters de spécialisation cités permettent en outre aux étudiants en histoire de

³ Le master est intitulé «Histoire: recherche, exploitation et mise en valeur des sources»; plan d'études disponible sur le site de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne: <http://www.unil.ch/lettres/lang/fr/pid/57487> (14.4.2015).

⁴ Ibidem; le master de spécialisation en édition de textes forme chaque année une dizaine d'étudiants.

créditer davantage le travail, souvent très long, qu'ils entreprennent en éditant des sources dans le cadre de leur mémoire de master en histoire.

Relevons d'emblée que malgré cet effort pour intégrer les sources de manière massive dans leur cursus depuis l'année propédeutique, les étudiants en histoire mettent souvent plusieurs années à comprendre la différence entre les sources et la littérature secondaire. De plus, de nombreux étudiants sont sincèrement convaincus que toutes les sources se trouvent sur internet, et qu'il est inutile de faire une recherche bibliographique classique afin de trouver une édition sur papier, en dépit de la grande richesse des fonds des bibliothèques universitaires suisses. Dans la mesure où ce sont souvent des éditions anciennes, du XIX^e siècle, donc libres de droits d'auteur, qui sont numérisées (sur les serveurs classiques comme *Gallica* ou *Google books*), ce sont ces éditions qui sont utilisées par les étudiants dans leurs travaux, alors que de nombreux textes narratifs ont été réédités au XX^e siècle dans de bien meilleures éditions, qui ne sont toutefois pas accessibles en ligne. La plupart des étudiants sont totalement indifférents à ce problème de la qualité, relative, d'une édition par rapport à une autre. La rétro-digitalisation provoque ainsi la résurrection, si l'on peut dire, d'éditions et de traductions anciennes souvent complètement dépassées, comme *l'Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, qui va être utilisée à travers la traduction de François Guizot, des années 1820, et non celle de Robert Latouche, datant de 1963–1965 et régulièrement rééditée, mais toujours sur support papier⁵. Ainsi, de manière paradoxale, ce que les étudiants trouvent en quelques clics de souris sur leurs ordinateurs flambant neufs, ce sont les sources et leurs commentaires critiques les plus anciens. La tendance des étudiants à ne considérer comme existant que ce qu'ils trouvent sur internet se renforce d'année en année et ne va pas s'inverser. Pour éviter que les jeunes historiens ne se forment sur un savoir dépassé, nous devons, en tant qu'enseignants, les rendre toujours et encore attentifs au fait que tout ne se trouve pas en ligne, et que les bibliothèques restent des outils centraux de la connaissance; mais nous devrions aussi, en tant que chercheurs, faire en sorte, autant que possible, que notre production soit accessible librement sur internet. Relevons aussi que les

⁵ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, trad. du latin par Robert Latouche, Paris 1996 (1963–1965)¹, (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Age 27–28).

étudiants de bachelor, et même ceux de master et de doctorat, ont tendance à ne plus être capables de lire les sources en latin, et que pour eux le critère principal du choix d'une édition plutôt qu'une autre est de savoir si elle offre une traduction dans une langue moderne. Les éditeurs de sources latines devraient tenir compte de cette donnée pour leurs projets à venir, s'ils souhaitent rendre leurs éditions utilisables dans l'enseignement universitaire.

L'approche technique des sources médiévales et modernes: l'expérience de l'enseignement de la paléographie

Notre pratique de l'enseignement spécifique de l'approche des sources anciennes, soit essentiellement la paléographie, la diplomatique et plus généralement l'apprentissage des techniques d'édition des sources historiques, permet de dresser un constat, plutôt réjouissant, celui du succès rencontré par nos enseignements de paléographie. Il s'agit de séances réparties entre une partie théorique, consacrée par exemple à des problèmes de typologie, suivie d'exercices de lecture collective d'un document.

Pour l'époque médiévale, ces documents sont presque toujours en latin, très rarement en français médiéval ou en moyen français; pour la période moderne, ils sont parfois encore en latin, en particulier pour tout ce qui concerne les échanges entre savants, la majorité de la documentation est toutefois en français ou en allemand des XVI^e-XVIII^e siècles.⁶ Cette diversité des langues correspond à la situation documentaire d'une grande partie de la Suisse romande pendant le Moyen Age et jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, en particulier pour le pays de Vaud, le Valais romand et Genève, où l'usage du latin est général pendant l'époque médiévale.⁷ Par la suite, les circonstances politiques de l'époque moderne firent de l'allemand la langue majoritairement employée dans la

⁶ Sur l'allemand employé dans les chancelleries de la Suisse germanophone à la fin du Moyen Age et durant l'époque moderne, cf. Stefan Sonderegger, «Allemand», in Dictionnaire historique de la Suisse, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F11194.php> (13.4.2015).

⁷ Bernard Andenmatten, Les chancelleries de Suisse romande entre tradition ecclésiastique et affirmation princière (XIII^e-XIV^e s.), in: G. Castelnovo, O. Mattéoni (éd.), «De part et d'autre des Alpes» (II). Chancelleries et chanceliers des princes à la fin du Moyen Age, Actes de la table ronde de Chambéry, 5-6 octobre 2006, Chambéry, 2011, p. 13-38.

pratique administrative, notamment dans les territoires des actuels cantons de Vaud, du Valais, du Jura et d'une partie importante de Fribourg. Cet espace documentaire correspond à celui de nos recherches personnelles mais aussi à celui d'où provient la majeure partie de nos étudiants, souvent désireux de mener leur première recherche d'archives dans un environnement familier. Aux difficultés pratiques de déchiffrement des écritures anciennes et des différents systèmes abrégatifs vient donc s'ajouter un obstacle majeur, celui de la compréhension de la langue des documents.

Pourtant, les cours, qui sont optionnels, rencontrent un grand succès, puisque chaque année, ce sont entre 20 et 30 étudiants qui suivent le cours annuel de paléographie médiévale, et autant qui choisissent la paléographie moderne, certains inconditionnels décidant même de suivre les deux. On obtient ainsi un total d'au moins 50 étudiants par année qui, durant leur bachelor ou leur master, suivent un enseignement concernant spécifiquement l'approche technique des sources anciennes. Ce qui signifie que sur l'ensemble de leurs années d'études, près de la moitié des quelque 420 étudiants en histoire de l'Université de Lausanne suivent une formation en paléographie. La tendance, depuis une dizaine d'années, est d'ailleurs à l'augmentation des effectifs, et non pas, comme on l'entend parfois, à une diminution. Ainsi, une offre permanente d'un enseignement en paléographie de l'époque moderne s'est ajoutée en 2010 à la formation en paléographie médiévale. Il convient donc de s'interroger sur les causes de ce succès que l'on peut brièvement énumérer sur la base des questionnaires d'évaluations remplis par les étudiants à la fin des cours.

Il y a d'abord la nouveauté de ce savoir, technique et spécifique aux études universitaires, alors que souvent les exposés de séminaires, les cours et la rédaction de travaux écrits apparaissent comme un prolongement de ce que les étudiants ont effectué auparavant, dans l'enseignement secondaire supérieur.

Ensuite, la paléographie et plus généralement l'ensemble des techniques d'édition des sources historiques confèrent peut-être à celles et ceux qui en font l'apprentissage une impression rassurante. Le fait qu'après les deux heures d'enseignement hebdomadaires des textes à première vue cryptés sont devenus clairs permet à chacun d'apprécier les progrès concrets qu'il a réalisés. De plus, le résultat atteint est tangible et vérifiable relativement facilement, ce qui est

probablement perçu comme sécurisant par des étudiants confrontés pour le reste à l'aspect potentiellement déstabilisant des études historiques, où le doute et l'esprit critique sont des éléments incontournables. Il faut bien le reconnaître: même si nous insistons beaucoup sur le caractère éminemment construit, voire artificiel, de l'objet documentaire et les aléas de sa tradition, la dimension, qu'il faut bien qualifier de positiviste, de l'édition de sources demeure, comme au XIX^e siècle, un objet d'attraction, pour les étudiants bien sûr, mais peut-être aussi pour la majorité des chercheurs.

Pourtant, les plaisirs austères de l'érudition ne sont pas les seuls facteurs d'attraction auprès des étudiants d'aujourd'hui, notamment ceux qui sont fascinés par l'époque médiévale. Parmi l'intérêt, voire le plaisir, qu'ils peuvent trouver à faire de la paléographie, figure aussi la satisfaction d'obtenir la résolution d'une énigme posée par un texte mystérieux, voire secret. Cette pratique renvoie ainsi à un imaginaire du Moyen Age popularisé par des romans, comme le célèbre *Da Vinci Code*, des jeux de rôle, des films (on se rappelle d'Indiana Jones, et de son père, le médiéviste Henry Jones Senior, incarné par Sean Connery, déchiffrant des manuscrits anciens), et maintenant par des séries télévisées telles que *Game of Thrones*.

Enfin, les étudiants apprécient aussi une certaine convivialité, qui se manifeste notamment dans les exercices de lecture collective, alors que les cours généraux et même les travaux de séminaire se réduisent malheureusement souvent à un dialogue entre l'enseignant et l'étudiant qui présente l'exposé, le reste de l'assistance demeurant assez passif.

De l'enthousiasme des néophytes à la production d'éditions critiques

Cette masse relativement importante d'étudiants, apparemment motivés, va-t-elle déboucher sur une armée d'éditeurs? En d'autres termes, l'Université de Lausanne forme-t-elle une cinquantaine d'éditeurs de textes médiévaux et modernes par année? La réponse est évidemment négative.

Une première explication à cette contradiction apparente tient probablement à une évolution générale des plans d'études universitaires. Ceux-ci sont devenus très fractionnés et doivent souvent se parer des vertus de l'interdisciplinarité, ou du moins s'afficher comme tels. Pour un étudiant en

histoire, suivre un cours de paléographie est un choix parmi d'autres et ne signifie pas forcément un engagement assidu sur les chemins austères de l'érudition textuelle. Les étudiants sont ainsi incités à suivre toutes sortes d'enseignements, parfois très variés, ce qui est assez contradictoire avec le travail de longue haleine que représente une édition.

La seconde explication revient sur un problème déjà abordé, celui de la faiblesse des connaissances linguistiques, notamment dans les langues administratives médiévales et modernes (latin, français et allemand). L'Université de Lausanne exige encore une connaissance minimale du latin de la part de tous les étudiants en histoire et impose, pour ceux qui n'ont jamais fait de latin, une mise à niveau de deux ans. Cependant, il s'agit d'une initiation très générale, au cours de laquelle les étudiants acquièrent une connaissance basique de la langue latine, et où l'essentiel ne réside pas dans un effort de traduction autonome. Si la plupart des étudiants lausannois sont capables, du moins sous la contrainte, de lire des sources et des articles de littérature secondaire en allemand contemporain, la seule perspective de devoir comprendre l'allemand écrit au début de l'époque moderne par les chancelleries alémaniques en rebute plus d'un. Il est vrai que la formation offerte en ce domaine est mince: la section d'allemand offre certes des cours de langue et de littérature en allemand médiéval, mais la langue employée par les chancelleries en Suisse jusqu'au XVII^e siècle n'est pas abordée. La formation est meilleure pour le moyen français: une partie non négligeable des étudiants de master en histoire a suivi des cours de français médiéval et/ou de moyen français au cours de son cursus en lettres, grâce à l'apport de leur deuxième ou troisième discipline qui comprend souvent le français ou le français médiéval.

Au final, à l'enthousiasme du débutant face au mystère, voire à la beauté, d'une écriture ancienne succède bientôt une déception devant des problèmes ressentis parfois comme très banals, voire scolaires, ou perçus parfois comme insurmontables, à savoir la difficulté de compréhension d'un texte écrit dans une langue étrangère.

Même si, comme nous l'avons signalé plus haut, le fractionnement des plans d'études constitue un frein au développement de projets ambitieux, par exemple celui d'une édition collective menée sur un long terme avec un groupe

d'étudiants, il est à souhaiter que de véritables chantiers de ce genre puissent être mis sur pied, un peu à l'image de ceux organisés par nos collègues archéologues ou historiens des monuments sur des sites précis. Pour qu'un tel chantier d'édition de sources ait une certaine attractivité et génère cette convivialité appréciée par les étudiants en paléographie, il faut cependant qu'il soit situé dans un environnement suggérant une certaine continuité documentaire, à l'exemple des archives d'une commune, d'un château ou d'une demeure patricienne, d'un monastère ou encore, pour l'époque contemporaine, d'une entreprise.

Néanmoins, malgré ces obstacles, l'intérêt constaté pour la paléographie et plus généralement l'approche scientifique des sources anciennes a une incidence claire sur les mémoires de master en histoire médiévale et moderne. Entre juin 2012 et janvier 2015, 31 mémoires de master ont été soutenus en histoire médiévale et en histoire moderne à la section d'histoire de l'Université de Lausanne. Sur ce nombre, 18 contenaient l'édition de sources manuscrites, offrant un total d'environ 650 pages de sources jusqu'alors inédites.

On peut estimer que chaque année entre un et deux étudiants de master font preuve de qualités remarquables d'éditrice ou d'éditeur de sources anciennes, alliant compétences paléographiques et linguistiques à une persévérance hors norme. Toutefois, parmi ces diplômés particulièrement prometteurs, seule une minorité décide de poursuivre par une thèse. Si on les interroge, beaucoup affirment qu'ils souhaiteraient continuer leur travail d'édition de sources historiques, mais qu'ils sont rebutés par la perspective d'une thèse de doctorat, travail long, souvent solitaire et de moins en moins valorisé hors du monde académique. À ce stade de leur carrière également, des projets collectifs d'éditions de sources permettraient de fédérer et d'aguerrir les talents de jeunes éditeurs. Des entreprises comme les *Documents diplomatiques suisses* pour la période contemporaine et les *Sources du droit suisse* pour les périodes médiévale et moderne offrent déjà, dans une certaine mesure, ce type de lieu pour les jeunes éditeurs désireux de mettre leurs compétences au service d'un projet plus vaste. Les places libres y sont toutefois rares. Les départements d'histoire des universités suisses pourraient certainement faire davantage dans ce domaine.

Les éditions de sources à l'âge numérique: une nouvelle donne?

Dans quelle mesure le développement des techniques numériques appliquées à l'édition peut-il favoriser ou non la formation d'une relève d'éditeurs de sources historiques? Plutôt que de nous demander quels sont l'utilité et les inconvénients des éditions de sources elles-mêmes, ce qui nous paraît un peu vain, tant ces éditions nous sont indispensables dans notre quotidien d'enseignants et de chercheurs, nous pouvons nous interroger en effet sur l'utilité et les inconvénients des nouvelles technologies pour les éditions de sources et pour la motivation de leurs auteurs. Si les contributions réunies dans ce recueil insistent à juste titre sur les atouts innombrables que comporte l'édition numérique, nous aimerions poser une question un peu provocante: l'acquisition, par l'apprenti éditeur, d'une méthodologie propre dans le domaine informatique, n'est-elle pas une difficulté supplémentaire, qui vient s'ajouter aux impératifs déjà bien lourds, ceux représentés par la nécessité de maîtriser aussi bien la paléographie que les langues anciennes? C'est là au fond la principale interrogation d'enseignants en paléographie mais aussi d'enseignants en histoire médiévale et moderne face aux progrès indéniables qu'offrent les nouvelles technologies. En tant qu'enseignants, nous avons conscience d'un écart toujours plus grand entre l'approche de l'étudiant et les exigences démultipliées de certaines éditions électroniques, qui ont peut-être tendance à additionner les difficultés d'approche.

La formation à l'édition scientifique de qualité est une tâche rigoureuse et exigeante. Des outils numériques ou numérisés aident sans cesse les éditeurs, à commencer par les dictionnaires de langues mis en ligne qui permettent de gagner un temps considérable, par exemple le *Glossarium* de Du Cange pour le latin médiéval, le *Greimas* pour le moyen français, le dictionnaire des frères Grimm et le *Schweizerisches Idiotikon* pour l'allemand.⁸ Il n'y a aucun doute qu'il faut employer tous les outils possibles, numériques ou non, pour améliorer l'efficacité et la qualité du travail des éditeurs.

La question de la forme que prend l'édition elle-même est plus complexe. Les pressions pour que les nouvelles technologies soient là aussi mises à profit

⁸ Cf. plus bas la présentation de quelques-uns de ces outils.

sont fortes. Une tendance actuelle, que nous ne cautionnons pas, consiste à dévaloriser une édition de source «classique» sans même considérer sa qualité propre, pour la seule raison qu'elle n'a pas été pensée à la base comme une édition numérique. Cette course à la modernité technologique en matière d'édition de sources nous paraît entraîner plusieurs dangers. S'il ne fait aucun doute que certains excellents projets n'auraient absolument pas pu être conçus sans l'ère numérique et internet (comme le projet *EMLO, Early Modern Letters Online* qui permet la numérisation et l'édition collective de correspondances disséminées dans toutes les bibliothèques européennes⁹), pour d'autres projets d'éditions de sources en ligne, il semble que l'emploi des nouvelles technologies relève plus du gadget passager qui sera démodé en quelques années. La question de la pérennité des projets développés de manière numérique est cruciale et il nous paraît prudent d'imaginer que seuls les plus gros d'entre eux tireront leur épingle du jeu et seront encore accessibles dans une trentaine d'années. Pour les projets d'éditions plus modestes qui souhaitent néanmoins être encore lisibles dans quelques générations, la voie de la raison aujourd'hui nous paraît consister à concevoir une édition simple, de type livre, puis de la mettre à disposition intégralement en ligne, sous forme de PDF, auquel pourraient s'ajouter des formats de livres électroniques comme EPUB.¹⁰ Une impression papier reste utile: elle assure plus facilement la disponibilité et la pérennité de l'édition dans les bibliothèques. Cette impression peut éventuellement être réalisée «à la demande». De plus en plus d'universités suisses s'équipent d'ailleurs pour imprimer en petite quantité les ouvrages produits par leurs chercheurs. Une autre option, qui facilite considérablement la logistique et offre probablement davantage de visibilité, est de travailler avec des «mastodontes» comme Amazon. Le type de production de livres scientifiques en libre accès que nous décrivons ici commence actuellement à prendre corps: les *Quaderni di Dodis*, collection d'études sur les *Documents diplomatiques suisses*, peuvent faire office de modèle

⁹ <http://emlo.bodleian.ox.ac.uk/> (13.4.2015).

¹⁰ La question des sites permettant la diffusion et le stockage à long terme des livres et articles numériques en *open access* produits par les chercheurs est importante. Les universités et les bibliothèques universitaires ont vraisemblablement un rôle important à jouer en la matière, mais ce thème devrait encore être clarifié.

en la matière.¹¹ Ces études historiques, qui bénéficient d'un lectorat sérieux et d'une mise en page professionnelle, sont mises gratuitement à disposition des lecteurs qui peuvent choisir le ou les format(s) informatique(s) par lequel ils souhaitent y accéder ou qui peuvent les commander en version imprimée sur Amazon. Rien n'empêche les éditions de sources de bénéficier d'une telle diffusion. Bien entendu, il reste tout à fait recommandé de travailler avec des éditeurs commerciaux traditionnels si l'on peut les convaincre de mettre à disposition intégralement – et gratuitement – les ouvrages en format PDF après un délai raisonnable.¹²

L'interrogation des sources publiées par le moyen de bases de données en ligne est un plus, qu'il est toujours possible de bâtir après coup. Toutefois, ces bases de données ne remplacent pas la possibilité d'accéder de manière aisée au contenu complet, par le biais du téléchargement du volume entier dans un format stable comme le PDF. Sinon, une lecture superficielle des sources, par mots-clés ou par entrées d'index est privilégiée, au détriment d'une lecture approfondie du corpus. Cette lecture fragmentée est déjà favorisée aujourd'hui par les recherches sous forme de mots-clés que nous réalisons tous chaque jour grâce aux puissants moteurs de recherche tels que Google. Il faut donc donner le choix aux lecteurs d'entrer différemment dans le texte s'ils le souhaitent, en particulier en parcourant l'ensemble du volume tel qu'il a été conçu par les éditeurs.¹³

En somme, il nous semble que les éditeurs de textes devraient continuer leur métier de base, avec tous les outils dont ils peuvent disposer, mais qu'ils devraient également penser à l'accessibilité et à la pérennité de leur travail. En revanche, il n'est pas utile, et probablement même néfaste, d'ajouter de la

¹¹ Cf. <http://dodis.ch/fr/quaderni> (13.4.2015).

¹² Par délai raisonnable, nous entendons entre un et cinq ans.

¹³ À ce jour, il semble que ce soit le veto des éditeurs commerciaux qui empêche le plus souvent les éditeurs scientifiques de mettre en ligne les PDF complets des volumes publiés et qui les oblige à ne présenter les sources que par le biais d'interrogations ciblées, voire à ne pas du tout les mettre en ligne. Peut-on encore justifier aujourd'hui, en Suisse, qu'un éditeur commercial fasse payer plus de 100 francs suisses le droit de télécharger le seul PDF d'un volume de sources financé intégralement, à l'exception peut-être de sa mise en page, par des fonds publics? Ce PDF n'aurait-il pas plutôt sa place sur le site de l'Institut qui héberge le projet? Heureusement, il existe aussi des exemples de sources publiées récemment et mises gratuitement à disposition du public, mais étonnamment rares sont les volumes récents qu'il est possible de télécharger intégralement en un clic.

pression sur les épaules des jeunes éditeurs et de vouloir à tout prix que leurs éditions de sources soient conçues dès le départ comme un défi numérique et technologique à la pointe des capacités informatiques du moment. Les bailleurs de fonds tels que les universités et le Fonds national devraient eux aussi résister à cette pression et ne pas être davantage sensibles à l'innovation technologique en matière d'édition de sources qu'à la qualité intrinsèque du travail scientifique fourni par les éditeurs.

Par ailleurs, l'approche numérique des sources historiques a évidemment tendance à occulter le problème fondamental de la matérialité de la source. Si les techniques actuelles permettent de rendre compte virtuellement de nombreux aspects de cette matérialité, rien ne remplacera la visite d'un dépôt d'archives et la manipulation physique de la documentation, pour susciter des vocations d'historiens ou d'éditeurs auprès des étudiants. Nous partageons l'idée exprimée dans ce colloque par Rezia Krauer et Paolo Ostinelli selon laquelle la collaboration avec les dépôts d'archives et l'ouverture de ces dépôts reste fondamentale, non seulement pour y effectuer des visites mais aussi pour y procéder à des séances de travail, voire pour mettre en œuvre des chantiers de recherche. Il est à souhaiter que la numérisation massive de certains dépôts d'archives n'entraîne pas, comme cela se vérifie dans certains grands dépôts étrangers, une interdiction de consultation des originaux.

Conclusions et orientations souhaitées

Dans le domaine des instruments de travail, le numérique peut apporter énormément aux apprentis historiens et aux apprentis éditeurs de sources. Si les étudiants doivent pour le moment se contenter de rêver au programme informatique qui fera automatiquement à leur place leurs exercices de paléographie, la reconnaissance automatique de caractères fait de grands progrès.¹⁴ En attendant cet hypothétique âge d'or, nous disposons déjà

¹⁴ Nous ne savons pas si la lecture automatique de manuscrits médiévaux sera mise au point à Lausanne, comme semblent le croire nos collègues de l'EPFL travaillant sur le projet Venice Time Machine; cf. la vidéo «Venice Time Machine: Automatic recognition of hand-written document», par Andrefoa Mazzei et Matthieu Simeoni, du laboratoire d'humanités numériques (The Digital

maintenant d'instruments simples et efficaces, très utilisés et présentés dans les cours de paléographie, qu'il s'agisse de didactiels comme *Ad fontes*, développé à l'Université de Zurich,¹⁵ des grands outils bibliographiques et lexicographiques mis au point par l'Ecole des Chartes,¹⁶ ou encore de programmes en apparence limités mais justement pour cela faciles d'accès, comme *Enigma*, un programme en ligne développé à Lyon par Marjorie Burghart, qui permet de déchiffrer des mots latins à partir de l'identification de quelques lettres.¹⁷

Il existe parmi les historiens, depuis presque un siècle, des tensions pour savoir si l'on doit compter l'édition de sources comme de la recherche. Relevons que les spécialistes d'autres disciplines, les latinistes, les hellénistes, ou les romanistes par exemple, écarquillent les yeux lorsqu'on leur parle de ces débats entre historiens sur la valeur scientifique du travail d'éditeur de sources anciennes. Ce qui ne fait aucun doute, c'est que la réalisation d'une édition de source de qualité, notamment pour des textes médiévaux ou du début de l'époque moderne, n'est pas une opération triviale et qu'elle requiert des compétences spécifiques et un travail considérables. Selon nous, ces derniers, ainsi que l'utilité de l'«output» pour l'enseignement et la recherche historique doivent être fortement soutenus par des organismes tels que le Fonds national suisse de la recherche scientifique. La formation de la relève doit elle aussi être encouragée, que ce soit dans des projets individuels d'éditions de sources ou dans des entreprises plus vastes, tels que les *Sources du droit suisse*, les *Documents diplomatiques suisses* ou la correspondance de Théodore de Bèze ou celle d'Heinrich Bullinger.

Le résultat final d'une édition de source devrait être facilement accessible par les étudiants, par les chercheurs et par le public intéressé. Dans l'idéal, le corpus devrait être traduit dans une langue moderne si la source originale est en latin, ou du moins être pourvu d'un résumé très développé, et mis gratuitement en ligne immédiatement ou peu de temps après sa publication.

Humanities Laboratory) de l'EPFL. <https://youtube.com/TgwQp4Oce14> (7.4.2015).

¹⁵ www.adfontes.uzh.ch. (13.4.2015).

¹⁶ <http://theleme.enc.sorbonne.fr> (13.4.2015).

¹⁷ <http://ciham-digital.huma-num.fr/enigma> (13.4.2015).

Bernard Andenmatten

Bernard.Andenmatten@unil.ch

av. Dapples 22, 1006 Lausanne.

Etudes en histoire à l'Université de Lausanne (licence et doctorat); spécialisation à l'Ecole vaticane de paléographie (paléographie latine, diplomatique, codicologie et archivistique); actuellement professeur d'histoire médiévale et de paléographie à l'Université de Lausanne. Principaux domaines de recherches: noblesse et féodalité dans le pays de Vaud; Etat savoyard médiéval; histoire de l'écrit et de la tradition documentaire en Suisse romande; éditions de sources documentaires.

Karine Crousaz

karine.crousaz@unil.ch

Section d'histoire, Bâtiment Anthropole, 1015 Université de Lausanne.

Karine Crousaz est maître d'enseignement et de recherche en histoire moderne à l'Université de Lausanne, où elle enseigne l'histoire de l'époque moderne et la paléographie française, latine et allemande. Ses principaux domaines de recherche comprennent l'humanisme, la Réforme protestante, l'histoire de l'éducation et celle de l'imprimerie.